

**REPRISES.** Le 18 avril, Les Acacias ressort en copies restaurées les trois films de Jean-François Stévenin.

## Stévenin, Stevenson



*Double messieurs* de Jean-François Stévenin (1986).

**A**morcée en octobre par l'ouvrage de son ami et monteur Yann Dedet (*Le Point de vue du lapin, le roman de Passe Montagne*, cf. Cahiers n° 738), la ressortie des trois films de Jean-François Stévenin, *Passe Montagne* (1978), *Double messieurs* (1986) et *Mischka* (2002), offre l'occasion de redécouvrir cette œuvre imprévisible et vivifiante qui, en dépit de sa rareté, a tracé un sillon remarquable, sans réel héritier dans le cinéma français. Revenir aux films de Stévenin, c'est retourner en enfance, à l'endroit où

ceux-ci trempent leurs racines, pénétrer dans un royaume mystérieux digne d'un roman de Stevenson, peuplé d'apparitions et de signes incompréhensibles (une ferme qui ressemble à une cache de contrebandiers, la silhouette d'une femme disparaissant dans le brouillard d'un massif enneigé...), un monde à l'onirisme latent où l'humour burlesque, brut de décoffrage, se mêle à une inquiétude sourde, réellement insituable.

L'ouverture de *Double messieurs*, où des tremblements

s'emparent de l'image et font vaciller le visage de Stévenin au contact d'une photographie d'Yves Afonso—comme frottés au silex du montage—, méta-

instants précis (et pourtant indistincts) où la conscience diffuse, dans l'intimité de la nuit, ne se demande plus pourquoi ni comment on en est arrivé là, mais au contraire abdique. Puisque le jour n'est pas encore levé, mieux vaut rester ensemble et attendre demain : c'est l'interminable nuit de beuverie hébétée où sont emportés Jacques Villeret et Jean-François Stévenin dans *Passe Montagne*, le voyage en ambulance où Hélène (irradiante Carole Bouquet) tombe de sommeil dans *Double messieurs* ou dans une moindre mesure, dans *Mischka*, Stévenin contemplant derrière un arbre sa famille imaginaire assise au coin d'un feu. Il faut sans doute se reporter à Jacques Rozier pour retrouver ce même sentiment d'existence, celui d'avoir vécu à l'unisson des personnages.

Outre son esprit aventurier, la singularité profonde du cinéma de Stévenin réside dans son étrange souffle romantique (*Passe Montagne* n'est-il pas une tentative de film romantique allemand?), qui se lie entre les êtres et le paysage, et où se dessine toute la grandeur, toute la folie des sentiments humains : aussi bien une parade amoureuse au flanc d'une montagne qu'un rêve tapi au fond d'une combe.

**Mathis Badin**

phorise le rapport d'intimité qu'entretient ce cinéma avec les acteurs, se fondant tout entier sur des associations de comédiens aimés à l'intérieur et en dehors de la fiction (Jacques Villeret, Yves Afonso, Jean-Paul Bonnaire, pour ne citer qu'eux), et qui au fond de lui ne parle que des liens entre les êtres (une première amitié puis une seconde et un amour, et enfin une communauté fraternelle).

À leur meilleur, les films ressemblent à de longues traversées hallucinées, parcourus de ces